

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Je ne l'ai pas connu.  
—Votre mère, au moins?  
—Elle est morte!... sans me dire le nom que j'aurais dû porter.

La jeune femme se tut; évidemment elle était émue, et son regard attendri et troublé ne quittait pas celui qui lui parlait.

A ce moment, un grand brouhaha s'éleva dans les salons, et toute la foule qui s'était éparpillée dans le jardin, attirée par le bruit et soupçonnant une nouvelle surprise, s'était ruée à l'envers l'hôtel.

—Il faut que je vous quitte, dit brusquement le domino. Quelque chose se passe là qui probablement m'intéresse, et je ne veux pas que mon absence soit remarquée. Mais nous nous reverrons... René s'inclina.

Est-il besoin de dire que le mystérieux domino était Oliva.

Resté seul, René se promena quelque temps à travers les allées du parc.

La conversation qu'il avait eue avec le colonel lui revenait à l'esprit, et il avait hâte d'aller demander conseil à Cyprien Leduc. Ce dernier avait bien promis qu'il viendrait à cette fête; mais René l'avait cherché vainement.

Bientôt il remarqua, à travers les sentiers du jardin, les allées et venues d'une femme qui, à coup sûr, n'était pas venue là pour le bal.

A un moment, il la vit s'approcher d'un grand valet galonné et entamer avec lui une conversation à voix rapide et basse.

Le valet paraissait l'écouter avec attention, puis, après quelques hésitations, il s'éloigna dans la direction de l'hôtel.

La vieille fit alors deux ou trois tours à travers le petit parc; puis elle alla se poster au seuil d'une porte bâtarde qui donnait sur l'avenue des Champs-Élysées.

René n'était pas curieux, mais il se sentait attiré malgré lui par l'étrangeté des allures de cette femme et, machinalement, il se rapprocha de la porte.

Il n'alla pas bien loin.

La femme avait l'ouïe fine; elle s'était retournée et l'avait aperçu.

Elle étouffa un cri de surprise.

—Vous!... c'est vous! dit-elle en allant vivement à René... Eh bien, pour une chance, voilà ce qui s'appelle une chance!

—Qui êtes-vous?... fit René, interdit.

—Bon! Si vous ne me connaissez pas, il y a là-bas, à Belleville, quelqu'un qui ne vous est pas étranger.

—Qui cela?

—Un beau brin de fille, ma foi... et qui se désole... et qui s'ennuie de ne plus vous voir. Comprenez-vous?

—En un mot, voici le poulet; il n'est pas signé, mais la petite a ajouté: "Dites-lui que c'est Gilberte qui lui écrit."

—Gilberte! Gilberte! s'écria René, fou de joie, en saisissant le billet que lui tendait la mère Brochon.

Plus bas! plus bas donc! fit celle-ci, pendant que René lisait avidement. Soyez prudent; la petite a bien envie de vous voir, mais si vous m'en croyez, vous ferez en sorte que l'autre ne s'en doute pas!

—Ah! que de reconnaissance!...

—Ça, nous en recauserons; pour le quart d'heure, tâchez de détalier, et plus vite que les violons.

René ne se fit pas prier.

Presque aussitôt le colonel arriva.

—Eh bien? dit-il en s'adressant à la marchande à la toilette, tu as la dépêche?

—La voici.

Et d'une main flévyreuse, d'un œil inquiet, il déplia et parcourut à la lueur du gaz les papiers que la mère Brochon venait de lui remettre.

Un éclair jaillit de ses yeux et une satisfaction profonde éclata sur son visage.

—C'est cela! c'est bien cela... dit-il. Me voici tranquille encore pour quelques mois... et d'ici là...

—D'ici là... acheva maman Brochon, vous aurez le temps de faire pour moi ce que vous avez promis.

Le colonel se prit à sourire.

—Tu as raison, dit-il, et je n'entends pas me soustraire aux obligations que j'ai contractées envers toi. Mais retire-toi, il ne faut pas que l'on te voie ici! Ah! encore un mot.

—Qu'y a-t-il?

—Il ne s'est rien passé de nouveau à Belleville, depuis que je n'y suis allé? —De nouveau? non... rien... seulement vous êtes si bon pour moi que je ne veux rien vous cacher.

—"Il n'y a peut-être dans tout ça rien que de très innocent; mais la petite s'ennuie! Songez donc... toute seule... toute la journée... pauvre cher trésor!... ce n'est pas amusant... et puis, il paraît qu'elle a quelqu'un à qui elle s'intéresse."

—Comment le sais-tu?

—Dame! moi, voyez-vous, je ne puis pas voir souffrir les autres, et quand elle m'a supplié de me charger d'une lettre...

—Une lettre! Elle t'a remis une lettre! Pour qui? — Pour René, n'est-ce pas? s'écria le colonel avec un rugissement.

Et comme la vieille, stupéfaite, se contentait de répondre du geste:

—Dis-moi tout, ne me cache rien. Il faut que je sache. Cette lettre... tu la lui as remise?

—Tout à l'heure.

—Il l'a lue devant toi?

—Immédiatement.

—Et qu'a-t-il dit?

—Pardine, ce n'est pas malin, il a paru très joyeux et il est parti!

—C'était un rendez-vous?

—Probablement.

Tout à coup il releva le front, et une lueur sombre traversa son regard. Une idée soudaine lui était venue.

—Oui, c'est cela! dit-il comme se parlant à lui-même; qu'il aille donc à ce rendez-vous.

—Vous n'avez plus besoin de mes services?

—Non. Retourne à Belleville et demain nous causerons de toutes ces choses à notre aise.

Ils se séparèrent.

Le colonel retourna vivement vers l'hôtel et maman Brochon gagna la petite porte du parc.

Seulement, elle n'alla pas jusque-là, car elle avait à peine fait cinquante pas qu'elle s'arrêta brusquement en jetant un cri d'effroi.

Devant elle, elle venait d'apercevoir, assis à quelques pas sur le gazon, un homme vêtu d'un costume de magicien qui, le visage débarrassé de son masque, fumait philosophiquement sa pipe.

Maman Brochon recula effrayée.

—Eh! là! là!... n'ayez pas peur, la petite mère! dit le magicien avec un ricanement ironique, tout en remettant son masque.

Puis, par un mouvement machinal, et pour ainsi dire naturel, il s'était pris à examiner la femme qu'il avait devant lui. Immédiatement il se redressa avec un geste étonné.

—Ouais! fit-il sur un ton de défiance; que veut dire ceci?... M'est avis, maman Brochon, que ce n'est pas précisément pour venir, au bal du colonel que vous avez fait ces frais de toilette?

La mère Brochon portait un vieux chapeau fané et un gros tartan à carreaux vert et bleu.

Elle fut tout inquiète de se voir ainsi dévisagée et appelée par son nom.

—Vous me connaissez donc?

—Ne suis-je pas magicien?

Sur ce il salua avec grâce et se dirigea vers l'hôtel.

La marchande à la toilette le regarda s'éloigner, à demi rassurée.

Et, franchissant l'allée, elle se hâta de gagner la porte de sortie.

Quand elle atteignit l'hôtel, il y régnait un tumulte indescriptible.

—Bonnet! voilà Bonnet!... D'Esclars!... voilà d'Esclars!

Des questions, des cris, des interpellations qui se croisaient et assaillaient le malheureux que ce bruit assourdissait.

Oliva ne remarqua qu'une chose, c'était la pâleur répandue sur ses traits.

Elle se précipita et parvint enfin jusqu'au vicomte!

Ce dernier l'accueillit comme une providence et lui saisit les mains.

—Ah!... vous... c'est vous, ma chère Oliva, dit-il avec une effusion qui n'était pas jouée, par grâce... Venez à mon secours.

—Mais qu'arrive-t-il donc? interrogea la jeune femme.

—Non, pas ici, venez! Il faut que je vous parle, il faut que je prenne un parti, car il n'y a plus à en douter maintenant, ce Leduc avait raison; l'assassin de l'Argonne, celui de Saint-Nicholas, est à Paris, on ne sait où, et il guette, il attend sa proie menaçant de mort tout ce qui, de près ou de loin, tient à la famille des Bonnet.

Et le vicomte entraîna Oliva à l'extrémité de l'aile gauche de l'hôtel, où Oliva s'était réservé un boudoir.

Elle y fit entrer son amant.

—J'espère, dit-elle, qu'il ne s'agit encore que de dangers imaginaires.

—Dérompez-vous. Ce qui arrive est en dehors de toutes les prévisions et dépasse ce que l'imagination la plus excentrique peut supposer... Écoutez-moi.

Alors il raconta à la jeune femme l'affaire de la sacoche, la disparition de la dépêche si impatientement attendue et le rôle étrange qu'avait joué un garçon de bureau, nommé Brochon.

A ce dernier nom, Oliva ne put réprimer un mouvement qui frappa le vicomte.

—Brochon! avait-elle répété avec un frisson.

—Connaissez-vous cet homme? interrompit d'Esclars.

—Je ne le connais pas! répondit Oliva. Mais, si je ne me trompe, cet homme vit à Belleville, avec une marchande à la toilette que je vois quelquefois, et tout à l'heure encore...

—Elle était ici?

—Sans doute.

—Que venait-elle y faire?

—Je ne sais.

Oliva était fort troublée.

Le vicomte la regarda avec étonnement, mais sa propre émotion, les dangers qu'il redoutait pour elle-même et bien d'autres préoccupations encore l'aveuglaient au point de lui faire perdre le sentiment des choses.

—Allons, dit-il d'un ton résigné, je vois que tous ces événements nous troublent l'un et l'autre à un égal degré, et je crois que, pour le moment du moins, il faut renoncer à approfondir ce qui arrive. Retenons pourtant tous ces incidents qui ont leur importance, et demain je prierai notre ami Berthaud de demander conseil au procureur de la République.

Il s'était levé en parlant ainsi et se disposait à quitter le boudoir. Au moment de s'éloigner, il parut se raviser.

—Toutefois, ajouta-t-il, il est un point sur lequel je crois utile de porter plus particulièrement notre attention. Nous allons rentrer dans les salons; je vais y être entouré—et pendant que je me trouverai obligé de répondre à mille questions banales, surveillez avec soin ce qui va se passer; observez, écoutez, ne laissez rien échapper de ce qui peut fournir un élément à l'enquête que nous allons provoquer. A tort ou à raison, je suis persuadé qu'il y a ici, à cette heure, quelque mystérieux personnage qui nous épie—et votre rôle est de vous efforcer de le découvrir, sous quelque costume, ou sous quelque masque qu'il se cache.

A Suivre

## LES DÉPUTÉS AU BAIN

Par ces temps caniculaires, les établissements de bains publics installés au long des quais font de bonnes recettes. L'un de ces bains eut son heure de notoriété dans l'histoire parlementaire. C'est celui-là même qui est auprès du Palais-Bourbon. Doudan, dans ses Œuvres Posthumes, en a fixé le souvenir.

Il paraît que par une journée étouffante de juin, en 1846, le président de la Chambre constata avec regret que l'Assemblée ne présentait pas le nombre de membres suffisant pour émettre un vote d'une grande importance et d'une extrême urgence. Il convint de rappeler qu'à cette époque, il était obligatoire de voter en personne.

Le président, tout perplexe, songea soudain que beaucoup de députés avaient coutume de s'évader de la Chambre pour aller prendre un bain dans la Seine, tout proche. Il envoya aussitôt un huissier chercher les baigneurs parlementaires à l'établissement voisin.

Malheureusement, l'huissier ne pouvait mettre un nom sur ces têtes ruiselantes qu'il ne reconnaissait pas. Comment distinguer les députés dans des tenues aussi sommaires? Il restait donc fort embarrassé, quand il eut l'idée de s'écrier, avec sa voix de séance:

—Que messieurs les députés qui sont aux bains veuillent bien venir voter pour cause d'urgence!

Il y eut un grand clapotis dans l'eau. De toutes parts, les honorables émergèrent et, quelques minutes après, des bulletins frais permirent enfin d'atteindre le quorum.

## DÉSARMEMENT

Washington.—La conférence sur la limitation des armements et les problèmes du Pacifique s'ouvrira à midi, le 11 novembre, sous la présidence probable du secrétaire d'Etat Hughes.

SE SENTAIT FATIGUÉE  
SOUS TOUS RAPPORTS

Une dame du Tennessee dit qu'elle fut fort soulagée par l'emploi de Cardui et qu'elle le recommanda à sa fille.

Fountain City, Tennessee.—Mrs. Jett Weaver, épouse d'un fermier très aisé qui à sa ferme située sur la route 2 de la ville, dit qu'elle connaît le Cardui depuis bien des années. Elle donne le rapport suivant de son expérience avec ce bien connu, purement végétal tonique pour femmes:

"J'étais très affaiblie. J'étais maigre et avais peu d'appétit, et sous tous rapports toujours fatiguée, pouvais à peine marcher, je me sentais misérable et avais des étourdissements continuellement.

"Bien des jours, j'ai dû m'asseoir sur une chaise pour pétrir mon pain.

"J'étais découragée, je me demandais qu'est-ce qui me faisait souffrir et quant est-ce que je ne souffrirais plus.

"Je connaissais le Cardui depuis bien des années et je me suis décidé d'en prendre comme dernière ressource. Je pris une bouteille, et comme cela m'avait soulagé, je pris trois ou quatre bouteilles.

"Le résultat fut merveilleux. Je me sentais tout à fait différente—en effet, je me sentais si soulagée que lorsque ma fille m'écrivit qu'elle n'était pas bien, je lui répondis d'aller chez le pharmacien et d'acheter du Cardui.

"Elle le fit, et elle obtint de bons résultats.

"Depuis lors j'ai essayé de faire connaître les bonnes nouvelles—qui aideraient les autres.

"Ma santé maintenant est très bonne."

Si vous souffrez comme un grand nombre de femmes et si vous avez besoin d'un tonique, essayez Cardui. Des milliers de femmes qui ont souffert ont écrit pour dire que le Cardui les avait aidé.

Prenez du Cardui, votre pharmacien le vend.—Adw